

Le mystère des cafés populaires

Anton Marchel

Numéro 1, automne 2020

Les sociétés invisibles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (imprimé)

2564-1824 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchel, A. (2020). Le mystère des cafés populaires. *Siggi*, (1), 22–31.



Le mystère des cafés populaires

Sur la fascination pour le « populaire »

ANTON MARCHEL, Leipzig - Paris

Les *Volksklassen* n'existent pas

Le point de départ de cet essai est l'adjectif – petit et apparemment insignifiant – « populaire » et ses apparitions dans l'espace urbain parisien. Plus largement, l'usage récurrent et insouciant du mot « populaire » dans l'espace francophone est un phénomène dont on peut s'étonner. Cet étonnement m'a saisi au moment où j'ai essayé de traduire « populaire » dans ma langue natale, l'allemand. Au premier coup d'œil, le mot allemand « *populär* » est un candidat prometteur pour sa traduction parce qu'il s'agit d'un emprunt au mot français « populaire ». Cependant, son sens n'est plus identique. Il est vrai qu'on peut désigner une chanteuse connue et aimée comme populaire ou *populär* dans les deux langues, mais l'expression « les classes populaires » est presque sans équivalent en allemand. Par conséquent, presque toutes les tentatives de traduction sont vouées à l'échec. Les *Volksklassen* (classes populaires) n'existent pas en allemand. Les traductrices et traducteurs de Pierre Bourdieu se sont cassé la tête, tandis que ceux de Didier Eribon ont essayé de résoudre ce problème par la formule « *populäre Klassen* ». Le sens du mot allemand se rapproche du mot français, mais uniquement pour un petit cercle de savant·e·s; dans la langue courante, on ne sous-entend pas cette couche de significations. Ces difficultés à traduire le mot « populaire » en allemand se répètent dans le cas de l'expression « quartier populaire ». Il est courant de la traduire avec « *Arbeiterviertel* », soit quartier ouvrier. Quelle perte de sens ! Alors, que faire ? J'ai essayé de parler des *populäre Viertel* (quartiers populaires) avec mes connaissances allemandes : malheureusement, on pensait que je parlais des quartiers branchés.

« Que font-ils, ces jeunes à la mode, dans ces soi-disant "cafés populaires?" » »

Après avoir mis en doute l'usage du terme « populaire », j'ai commencé à le retrouver dans les noms de quelques établissements gastronomiques parisiens. Ils portent des noms comme « café populaire », « bistrot populaire » ou même la version italienne « *pizzeria popolare* ». Mon étonnement est devenu encore plus grand quand je me suis rendu compte que le public réuni dans ces établissements ne semblait pas du tout faire partie des classes populaires. Que font-ils, ces jeunes à la mode dans ces soi-disant « cafés populaires »? Un phénomène étrange pour quelqu'un venant de l'autre côté du Rhin. Depuis la fin de la République démocratique allemande, les constructions linguistiques avec « *Volk* » (peuple) ont perdu de leur visibilité et portent plutôt une connotation nationaliste dans l'espace linguistique allemand. Aujourd'hui, de ces constructions linguistiques, il ne reste dans les paysages urbains d'Allemagne que des reliquats qui datent d'une époque révolue. On trouve parfois des maisons du peuple (*Volkshäuser*) syndicales ou des universités populaires (*Volkshochschulen*), mais il ne s'agit pas du tout d'établissements à la mode. Ainsi, il est presque impossible de trouver en Allemagne un établissement nommé « *Volkscafé* » (café populaire), fréquenté par des jeunes au goût du jour.

Je me rends compte à cette étape qu'il faut ajouter quelques remarques sur la notion allemande de « *Volk* » (peuple). Ce mot comporte au moins deux sens qu'il convient de distinguer. Le « *Volk* » peut désigner à la fois une masse défavorisée et en même temps représenter une vision harmonieuse de la société qui comprend la totalité d'une société (nationale). Puisque le deuxième sens est dominant, on ajoute souvent un adjectif pour clarifier que le premier sens est visé, par exemple « *das einfache Volk* » (le peuple simple) ou bien « *das niedere Volk* » (le peuple inférieur). Mais, en général, le mot « *Volk* » est plutôt compris comme désignant une communauté totale. C'est pourquoi parler des « *Volksklassen* » (premier mot : vision harmonieuse de la société; deuxième mot : vision conflictuelle de la société) n'a aucun sens en allemand. Bien sûr, je comprends que le populaire porte un autre sens et l'allemand connaît bien des termes pour cela : *Die einfachen Leute* (les gens simples), *das einfache Volk* (le peuple simple), *die kleinen Leute* (les petites gens) ou bien dans un langage pseudo-politically correct : *die bildungsfernen Schichten* (les couches éloignées de l'éducation).

Ces traductions inexactes soulèvent une autre question, peut-être plus fondamentale : les classes populaires, qu'est-ce que ça veut dire exactement? Et pourquoi cette expression est-elle si répandue, y compris chez les sociologues? Normalement, ils et elles ne feraient pas usage de formules et concepts équivalents au sens commun comme « le peuple simple » ou « les petites gens ». Le sociologue François Dubet résumait justement les faiblesses du concept de classes populaires :

Depuis le déclin empirique et théorique de la classe ouvrière, nous avons choisi de n'utiliser que des concepts mous. Celui de « classes populaires », le plus banal d'entre eux, révèle notre malaise. La notion évoque une vague homogénéité culturelle tempérée par le pluriel, elle évoque aussi une situation de domination sans rien dire des rapports sociaux qui fondent cette domination¹.

Il est très probable que le pouvoir de séduction du concept de classes populaires ne repose pas sur son utilité analytique. Pour expliquer la popularité de ce concept, je pense qu'il faut plutôt se pencher sur les désirs et les intérêts qui flottent dans le sillage de ce mot. Pour ce faire, nous pouvons étudier un précédent. Dans les années cinquante, Roland Barthes a écrit sur le grand frère du populaire, le peuple :

On parle de plus en plus au nom du peuple, aujourd'hui. Ce peuple [...] a sur lui une nuée de bons avocats qui lui prêtent généreusement paroles, mobiles, pouvoirs, et retirent ainsi de leur client une caution facile de moralité. Régimes, partis, presse, littératures, esthétiques, qui ne se dit populaire²?

Cela vaut encore de nos jours. Ce ne sont pas seulement les sociologues qui parlent de long en large du populaire. Les politicien·ne·s aussi, à gauche comme à droite, en parlent à nouveau, avec tendresse. En France par exemple, ils se disputent le droit d'encadrer et d'interpréter le mouvement des gilets jaunes, désigné comme « populaire ». Néanmoins, on peut se demander si les gilets jaunes sont vraiment représentés dans cette dispute. Parler du populaire revient bien souvent à parler d'un fantôme qui surgit et disparaît sans laisser une image claire de soi. Siegfried Kracauer l'avait déjà pressenti en observant les gens dans les rues de Paris au début des années trente : « Ce sont des troupes désordonnées qui bientôt se disperseront ou bien défileront ensemble. Et parfois il semble qu'on entende battre au loin un roulement

¹ Dubet, François, « Comment nommer les "classes populaires"? », *En marge de la ville, au cœur de la société. Ces quartiers dont on parle*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'aube, 1997, p. 39.

² Barthes, Roland. « Éditorial » de Théâtre Populaire Janvier-février 1954, *Œuvres complètes, tome I : 1942-1965*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 381.

³ Kracauer, Siegfried. « Souvenir d'une rue de Paris », *Rues de Berlin et d'ailleurs*, Paris, Les belles lettres, 2013 [1930], p. 15.

⁴ Groethuysen, Bernard, *Origines de l'esprit bourgeois en France*, tome I: L'église et la bourgeoisie, Paris, Gallimard, 1977 [1927], p. VII.

⁵ Moretti, Franco, *The Bourgeois. Between History and Literature*, London/New York, Verso, 2013, p. 1 et p. 12.

de tambour³. » J'avoue qu'il y a quand même un certain charme pour les politologues, les journalistes ou les politicien·ne·s de parler d'un mouvement populaire pour désigner cette multitude (comme les gilets jaunes), qui surgit soudain et qui agit temporairement de concert. Mais à quoi sert-il de solidifier et de cristalliser ces multitudes temporaires et fugitives sur le plan théorique en déclarant qu'elles forment une classe?

Peut-être y a-t-il des intérêts pratiques cachés derrière l'usage de la notion de « classes populaires » : ce terme permet de parler de celles et ceux d'en bas, d'un seul coup, sans s'arrêter aux différences qui les séparent. Il permet également de se distancier des plus pauvres et dans un même mouvement, de les déclarer comme étant une force miraculeuse, parfois inspirante, parfois décevante. Il permet enfin de voir ceux et celles en bas comme un réservoir d'authenticité.

Une comédie parisienne de quiproquos : les bobos dans le café populaire

Étant donné l'attrait lumineux du terme « populaire », il n'est guère surprenant qu'il laisse sa marque un peu partout dans l'espace urbain de Paris : de la « *pizzeria popolare* » au « café populaire » en passant par le « bistrot populaire ». Si vous examinez ces établissements de plus près, vous verrez que partout où ceux-ci se déclarent « populaires » se cachent des bobos. Un café réellement fréquenté par les classes populaires est moins susceptible de faire explicitement référence à ce fait. Il attire sa clientèle populaire tout seul, par des signes plus subtils. Le nom trompeur de ces cafés populaires, qui ne sont pas du tout populaires, me semble absolument étonnant et mérite qu'on s'y attarde. Mais d'abord, je m'informe auprès d'un locuteur francophone parisien, qui parle aussi allemand, pour m'assurer que je ne suis pas sur la mauvaise voie. Lorsque je lui demande si je dois traduire « café populaire » par « *Völkscfé* » (café populaire) ou simplement par « *Café beliebt* » (café bien aimé), je reçois le texto suivant : « Je dirais *Völkscfé*!! À 100 %. Ça rentre un peu dans la mythologie du café ouvrier. » Je suis donc encouragé à regarder de plus près ce phénomène étrange et à me poser quelques questions : que pouvons-nous apprendre de ce fétiche des classes moyennes intellectuelles à circuler sous l'apparence du populaire? Ces gens essaient-ils de se faire passer pour des membres des classes populaires?

« Classes populaires : ce terme permet de se distancier des plus pauvres et dans un même mouvement, de les déclarer comme étant une force miraculeuse, parfois inspirante, parfois décevante. »

Il n'est pas sans précédent dans l'histoire de l'Occident qu'une classe sociale se fasse passer pour une autre, comme si elle participait à un jeu de cache-cache. Au cours du 20^e siècle, par exemple, l'auto-identification comme bourgeois·e semble avoir presque complètement disparu. Alors que Max Weber écrivait en 1895 : « Je suis un membre de la classe bourgeoise, je me sens comme tel et je suis éduqué dans ses croyances et ses idéaux », Franco Moretti demande avec raison : « Qui pourrait répéter ces mots aujourd'hui ? » Moretti n'est pas le premier à remarquer la timidité du bourgeois à s'identifier comme tel. Bernard Groethuysen écrivait déjà en 1927 : « Ne puis-je pas bien comprendre pourquoi le bourgeois d'ordinaire n'aime pas qu'on l'appelle par son nom. Les rois se sont bien appelés rois, les ecclésiastiques, ecclésiastiques, les chevaliers, chevaliers; lui, il tient à garder l'incognito⁴. » Le chapeau de la « classe moyenne » s'est avéré le déguisement préféré du bourgeois pour passer inaperçu et Moretti nous en donne une piste d'explication intéressante : « En étant située dans le « milieu », la bourgeoisie apparaît avec un groupe qui a été en partie subordonné, et ne pouvait pas être vraiment tenu responsable de l'état du monde⁵. »

Peut-on en dire autant des bobos qui se cachent derrière la bannière du populaire ? S'agit-il d'une euphémisation afin de dissimuler leur pouvoir social ? Ou bien serait-ce plutôt un nouveau coup dans le jeu risqué de l'avant-garde, de valoriser quelque chose de méprisé socialement ? Et si ce n'était en fait qu'une nouvelle amitié entre deux milieux sociaux, qu'un nouvel enthousiasme pour le populaire ?

Les bobos, ou les mots défendus de la sociologie

Certainement, vous, mes lectrices et lecteurs attentif·ve·s, avez remarqué que le concept de classes populaires, critiqué au début de cet essai, a été réintroduit par la porte arrière. En outre, j'ai fait appel à une autre notion, qui semble tout aussi floue : « les bobos ». Comment tout cela s'explique ? En fait, j'utilise ces notions à deux niveaux. D'un côté, dans le langage courant, elles désignent l'expérience quotidienne nécessairement floue d'un milieu social

⁶ Benjamin, Walter, *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Éditions Payot, 2002 [1969], p. 63.

⁷ Authier, Jean-Yves, Anaïs Collet, Colin Giraud, Jean Rivière et Sylvie Tissot (ed.), *Les bobos n'existent pas*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2018.

⁸ Duquesne, Pierre, « La France "silencieuse" a lâché Nicolas Sarkozy », *L'Humanité*, 17 avril 2012 ; <https://www.humanite.fr/la-france-silencieuse-lache-nicolas-sarkozy> (consulté le 10 août 2020).

⁹ Toutes ces interventions sont tirées de *Les bobos n'existent pas*, op. cit., 2018.

spécifique. De l'autre, elles servent de catégories d'observation du quotidien qui restent très près du premier niveau, et qui ne peuvent s'éloigner de l'expérience quotidienne que progressivement, à travers la réflexion. Il faut cependant accepter leurs limites : nous ne devons pas tomber dans l'illusion que nous sommes capables de « pouvoir analyser le public de Paris dans ses strates différentes aussi facilement que le géologue distingue les couches dans la roche », comme Walter Benjamin le dit si bien⁶. Par contre, je peux garder (même en les utilisant) une distance critique face à ces notions, qui sont généralement recouvertes par des voiles mythiques. Avec un peu de chance, je peux analyser les usages des mots et des pratiques du quotidien et par la suite les débarrasser de leur voile mythique. Mais, ce faisant, nous ne pouvons pas nous contenter d'étudier le langage courant. Certes, on retrouve ces voiles mythiques surtout dans le quotidien, mais la sociologie, qui s'efforce de les dévoiler, tient toutefois à l'usage de la notion de classes populaires. N'est-ce pas une contradiction pour notre discipline?

En réalité, la sociologie, qui se dit une science, entretient un rapport très ambivalent avec le langage quotidien et ses mythes. On a parfois l'impression qu'elle reprend certains termes du langage courant, alors qu'elle en rejette résolument d'autres. C'est le cas des bobos et des classes populaires. Bien que les deux termes soient pareillement flous, ils ont un statut de légitimité très différent dans la sociologie académique. Pendant que l'usage de l'expression « les classes populaires » est considéré comme peu problématique, une des rares publications scientifiques d'ampleur sur les bobos porte le titre *Les bobos n'existent pas*⁷. Les éditeurs de cet ouvrage anticipent déjà dans l'introduction le reproche attendu, soit celui que l'ethnocentrisme de leur milieu les empêche de reconnaître l'existence des bobos : « Ou bien est-ce justement parce que les chercheurs [et chercheuses] – qui vivent souvent dans les quartiers centraux de ces grandes métropoles – sont eux-mêmes des bobos qu'ils refusent de voir cette réalité dérangeante pour eux? » Il serait sans doute trop simple d'attribuer le rejet de la catégorie des bobos à l'appartenance de la plupart des sociologues au milieu social qui est visé par la notion « bobo ». En fait, je ne pense tout simplement pas que « bobo » soit une catégorie suffisamment raffinée; son utilité analytique devrait être mise en doute.

La vulgarité de la catégorie des bobos n'apparaît sous son vrai jour que lorsqu'elle est considérée en interaction avec l'un de ses adversaires symboliques, les classes populaires. Par

exemple, quand le journaliste de *L'Humanité* Pierre Duquesne faisait des entretiens dans une banlieue qu'il a jugée « populaire », il rapportait : « Ce couple d'employé·e·s votera pour Bayrou mais pour ne pas voter ni pour les "bobos de la rive gauche", ni pour "le bling-bling du 16^e".⁸ » Une autre fois, pendant une table ronde avec des chercheurs et des chercheuses, il explique : « [...] Certaines classes populaires associent clairement les bobos aux bourgeois[·es] qui détiennent le pouvoir économique et culturel ("rive gauche"). » Alors, difficile de dire qui emploie un langage plus précis : le journaliste qui met des employé·e·s et des ouvrier·ère·s dans le même sac des classes populaires ou le couple d'employé·e·s qui utilisent un code (rive gauche) dont on peut apparemment tirer des conclusions précises et faciles sur la structure du capital des personnes auxquelles ils réfèrent?

Ce bref épisode m'amène à la question suivante : est-il possible de traduire « les bobos » dans le langage de la sociologie? Les propositions des sociologues varient à cet égard, autant que les usages quotidiens du mot. Catherine Bidou préfère l'expression « nouvelles classes moyennes », autrement dit, « les cadres supérieur[·e]·s, les professions intellectuelles supérieures et [...] les professions intermédiaires ». Anne Clerval utilise plutôt la notion de « petite bourgeoisie intellectuelle » pour désigner « une classe intermédiaire entre bourgeoisie et classes populaires ». Le journaliste et scientifique Sylvain Bourmeau affirme que « bobo » peut être traduit par « fils ou fille de prof ou d'instit ». Ce sont des enfants de la génération de 1968, qui, « ayant grandi dans ce milieu des classes moyennes cultivées », accordent une grande importance à la culture : « [...] "Bobo" peut désigner un individu disposant à la fois d'un assez grand volume de capital économique et d'un assez grand volume de capital culturel mais qui, pour des raisons diverses, accorde une importance plus grande au capital culturel qu'au capital économique. »

En dépit de toutes ces traductions éclairantes du terme « bobo », il ne se fait pas accepter dans les milieux universitaires. À la question du géographe Jean Rivière dans une table ronde sur les classes sociales – « est-ce que vous utilisez ce terme, "bobo", dans vos articles? » –, les réponses sont les suivantes : « Je ne crois pas avoir jamais utilisé au premier degré l'expression "bobo" dans l'un de mes articles »; « Les bobos, pas de ça chez nous! »; « Effectivement, moi, je n'utilise jamais le terme "bobo" », etc. Alors, les scientifiques peuvent pousser un soupir de soulagement et Sylvie Tissot peut enfin constater : « Il semble qu'on ait atteint l'un des objectifs de ces journées d'étude, qui était de congédier le terme "bobo"⁹! »

Avant de lancer une petite critique envers ce rejet unanime, il faut noter que cette réaction allergique à l'égard du terme « bobo » s'explique en partie par ses connotations politiques et par son caractère potentiellement stigmatisant. Anaïs Collet et Jean Rivière, qui ont reconstitué le trajet du terme en France, constatent qu'après la parution de la traduction française de *Bobos in Paradise* de David Brooks au début des années 2000 – livre critiquant la fusion entre le monde hippie et le monde bourgeois –, le terme se dérobaient peu à peu à son usage ironique. À partir de 2007, il y a eu « une droitisation progressive de l'usage du terme » qui l'a mené à devenir « l'incarnation de l'ennemi du peuple. » Cette politisation empêche peut-être, en partie, que le terme soit repris pour un usage scientifique. Mais, ce n'est pas la seule critique : il serait aussi trop flou, référant à des groupes sociaux trop hétérogènes pour pouvoir les assembler sous une seule bannière. À cet égard, il reste quand même un peu surprenant

que le terme « les classes populaires » n'ait pas été congédié pour les mêmes raisons. La sociologie universitaire ne fait-elle pas deux poids, deux mesures, quand elle juge « les bobos » comme étant une catégorie trop vulgaire et semble tenir à l'utilisation de la notion de « classes populaires »?

Je ne pense pas qu'il soit impossible que, derrière cette asymétrie décrite entre les deux notions, il y ait une sorte de loi de proximité-distance de la perception du monde social. Lorsqu'on est proche du microcosme social qu'on étudie, il est facile d'apercevoir de petites et sublimes différences. Or, plus la distance sociale par rapport au microcosme en question est grande, plus les phénomènes séparés ont tendance à se mêler et à former une masse indifférenciée.

Au-delà du rôle de la position sociale des sociologues dans leur rapport à différents concepts, il surgit un autre problème fondamental pour la sociologie : qu'est-ce qu'une catégorie d'analyse valide? Et à quel point peut-on faire abstraction des différences individuelles à l'intérieur d'une catégorie? Sans doute, la tendance à rassembler des individus dans des catégories a toujours quelque chose qui blesse la croyance à l'individualité irréductible. C'est ce qu'Alexandre Legault a remarqué pendant son enquête dans le milieu des artistes lorsqu'un enquêté lui a dit : « Ce n'est pas possible d'étudier le style de vie des artistes, puisque chaque artiste est un individu unique et a un style de vie différent¹⁰. » Pourtant, cette possibilité de se faire reconnaître comme individu unique, est-elle distribuée équitablement dans les différentes strates de l'espace social? Un artiste défendant son individualité nous semble normal, tandis que nous sommes surpris·es de rencontrer « de l'individualité » dans les milieux populaires. C'est du moins ce que Robert Linhart, qui a quitté l'université dans le contexte de 1968 pour aller travailler dans une usine de voitures, suggère aux universitaires :

Chacun[·e] de [celles et] ceux qui travaillent ici a une histoire individuelle complexe, souvent plus passionnante et plus tourmentée que celle de l'étudiant[·e] qui s'est provisoirement fait[·e] ouvrier[·ère]. Les bourgeois[·es] s'imaginent toujours avoir le monopole des itinéraires personnels. Quelle farce! Ils [et elles] ont le monopole de la parole publique, c'est tout. Ils [et elles] s'étalent. Les autres vivent leur histoire avec intensité, mais en silence. [...] D'ailleurs, ici, à l'usine, il est très rare qu'on désigne quelqu'un comme « l'ouvrier qui... ». Non. On dit : « La personne qui travaille à la soudure », « La personne qui travaille aux pare-chocs ». La personne¹¹.

La réapparition des figures sociales des cafés parisiens dans un théâtre allemand

De retour en Allemagne, ma copine tombe sur une pièce de théâtre intitulée *Café populaire*. Sans surprise, elle porte également sur la problématique de ces représentations qui embrument les réalités de classes : à la recherche d'un héritier ou d'une héritière pour son auberge qui gardera l'esprit du lieu vivant, une vieille dame place l'annonce suivante : « Cherche ouvrier métallurgiste bolchevique. Visage fuligineux souhaité. De l'expérience dans une mine, un chantier naval ou une usine serait un avantage. » Pour des raisons inexplicables, l'annonce reste sans réponse. Ainsi commence la recherche pour un·e successeur·e digne dans cette

nébuleuse sociale que l'on peut qualifier de populaire. Durant la pièce, je suis confronté aux différentes figures sociales qui m'ont déjà traqué pendant la recherche d'une solution à l'énigme des cafés populaires parisiens. D'abord, Aram, un représentant de ce qu'on appelle en allemand le « prolétariat de service », soumet sa candidature avec ce raisonnement : les entrepôts d'Amazon sont aujourd'hui ce qu'était autrefois la mine. Après, je vois une représentante de la petite bourgeoisie intellectuelle qui – comme nos bobos dans les soi-disant cafés populaires parisiens – refuse de se comporter comme la théorie sociologique l'attend des membres de sa classe : au lieu de se distinguer de ceux d'en bas, elle annonce : « Aram et moi, nous sommes une classe! D'ordinateur portable au balai à franges! » Quelle est la conclusion? La pièce évite de nous présenter un·e successeur·e réellement digne pour une bonne raison : toute tentative de saisir définitivement le populaire risque de se conclure par une représentation clichée du populaire. L'autrice de la pièce le trouve peut-être aussi suspect que moi et pense qu'on peut donner presque n'importe quelle représentation du populaire sans devoir s'attendre à des oppositions du côté des représenté·e·s, car ils et elles resteront probablement invisibles et inaperçu·e·s dans le cadre de cette soirée. La seule possibilité qu'il nous reste pour résoudre ce dilemme est alors d'inclure une autocritique dans la dernière phrase de la pièce : « Pourquoi est-il si facile de faire des blagues sur les pauvres ici? Parce qu'ils n'ont pas les moyens de payer les billets de toute façon. »

Pourtant, cette solution n'est pas satisfaisante pour la plupart des sociologues qui savent trop bien que le prix n'est pas l'obstacle principal à la consommation de la culture savante par les classes populaires, comme Pierre Bourdieu nous l'a montré. Mais comment ce fait pourrait-il être pris en compte de manière adéquate dans une pièce de théâtre en évitant les deux écueils bien connus? Soit on nie la valeur du théâtre au théâtre même, en mobilisant l'idée du bon sauvage qui possède une culture plus authentique et moins artificielle; soit on affirme la valeur du théâtre en blessant les absent·e·s du théâtre et en les représentant en barbares. La notion « populaire » en détiendrait potentiellement la solution, si seulement elle était comprise comme l'expression vague d'une distance sociale sentie face à un phénomène qu'on ne sait pas définitivement classer.

¹⁰ Legault, Alexandre, *Sociologie de la bohème contemporaine : coqueter avec un style de vie à Leipzig et à Montréal*, Université de Montréal, 2018, p. 31.

¹¹ Linhart, Robert, *L'Établi*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2017 [1978], p. 83.